

LES DARTS DESSINÉS

Décembre/février 2017-18

01



Jamie
Hewlett

Lorenzo | Frédéric | Antoon | Benjamin | François | Fred
Mattotti | Pajak | Krings | Lacombe | Roca & Bernard

L 15306 - 1 - F: 12,00 € - RD

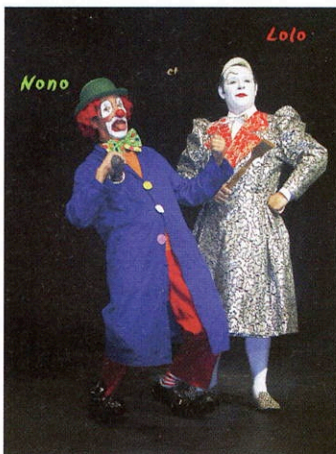


Chaque trimestre, une carte blanche est donnée à **Dominique Radrizzani** pour nous raconter un créateur. Pour ce premier numéro, découvrez un sculpteur et photographe « chtarbé », **Olivier Blanckart**.

HISTORIEN DE L'ART,
DIRECTEUR ARTISTIQUE DE BDFIL À LAUSANNE.

OLIVIER BLANCKART

LE GRAND ART DU GRAND CLOWN BLANCK



Nono : Ah ! Ah ! Cet âne peint !!!

Lolo : Heiiin ?

Nono : Heuuu, j'ai dit, j'ai diiiiit...
Cézzzanne peint. Cézzâââanne !

Lolo : Ah. Ah. Ah. Ah !!! Cézanne ? Il est MORT !!!!

Extrait de *Clowns* (1997) d'Olivier Blanckart et Arnaud Labelle-Rojoux.

Julie, ma fille de dix ans : « Tu pourrais commencer en disant qu'il est fou. Tu écrirais : "Blanckart est chtarbé. » (Hi, hi, hi, joli petit rire en cascade qui n'appartient qu'à elle.)

Blanckart est chtarbé.

Selon Nietzsche, dans *La Naissance de la tragédie*, l'art serait depuis toujours sous-tendu par la dualité de deux principes antagonistes, le dionysiaque d'un côté et l'apollinien de l'autre. Dionysos symbolise l'instinct primitif, l'ivresse, les pulsions, le lien charnel avec la terre. À l'inverse, Apollon représente la clarté de vision, l'eurythmie, le contrôle des fièvres, la canalisation et la mise en forme des forces naturelles. Les premières publications de *La Naissance de la tragédie*, en 1872 et 1886, encadrent la naissance d'une autre tragédie, dont les spécialistes de l'art clownesque s'accordent à situer l'avènement autour de 1880 : l'auguste.

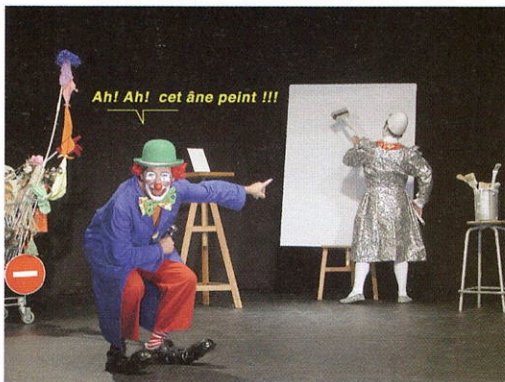
Spectaculaires avatars du brillant Apollon et du brouillon Dionysos, le clown blanc et l'auguste sont peut-être la plus belle vérification populaire et immédiate de cette *Naissance de la tragédie* qu'ils n'ont pas eu besoin de lire pour l'incarner.

Il est le clown blanc, le clown blanck, le Blanckart. De grands cheveux rouges, parfois tirant sur le violet, parfois s'échappant d'un Stetson blanck acheté à Tucson, Arizona.

Connaissez-vous son entrée mythique, en habit de lumière, avec dans le rôle de l'auguste Arnaud Labelle-Rojoux ? *Clowns* (1997), absolu chef-d'œuvre de ces dernières années.

Olivier Blanckart et le clown qui porte le monde

« Je veux faire le clown, et puis je veux faire des sculptures qui soient extrêmement érudites d'histoire de l'art. Il y a un esprit d'ordre profondément petit-bourgeois en France, une mentalité orléaniste qui te commande d'être soit un peintre conventionnel, soit une brute maudite, mais surtout pas un grand artiste. Et par grand artiste je n'entends pas le "maiiiiiiiître", mais plutôt le grand clown. Le grand clown fait un numéro qui dure trois minutes, mais qui porte sur lui tout le cirque, qui porte sur lui le monde. Au moment de son entrée, il est Atlas. »



Clowns (1997)
Spectacle d'Olivier Blanckart
& Arnaud Labelle-Rojoux
© Photos DR

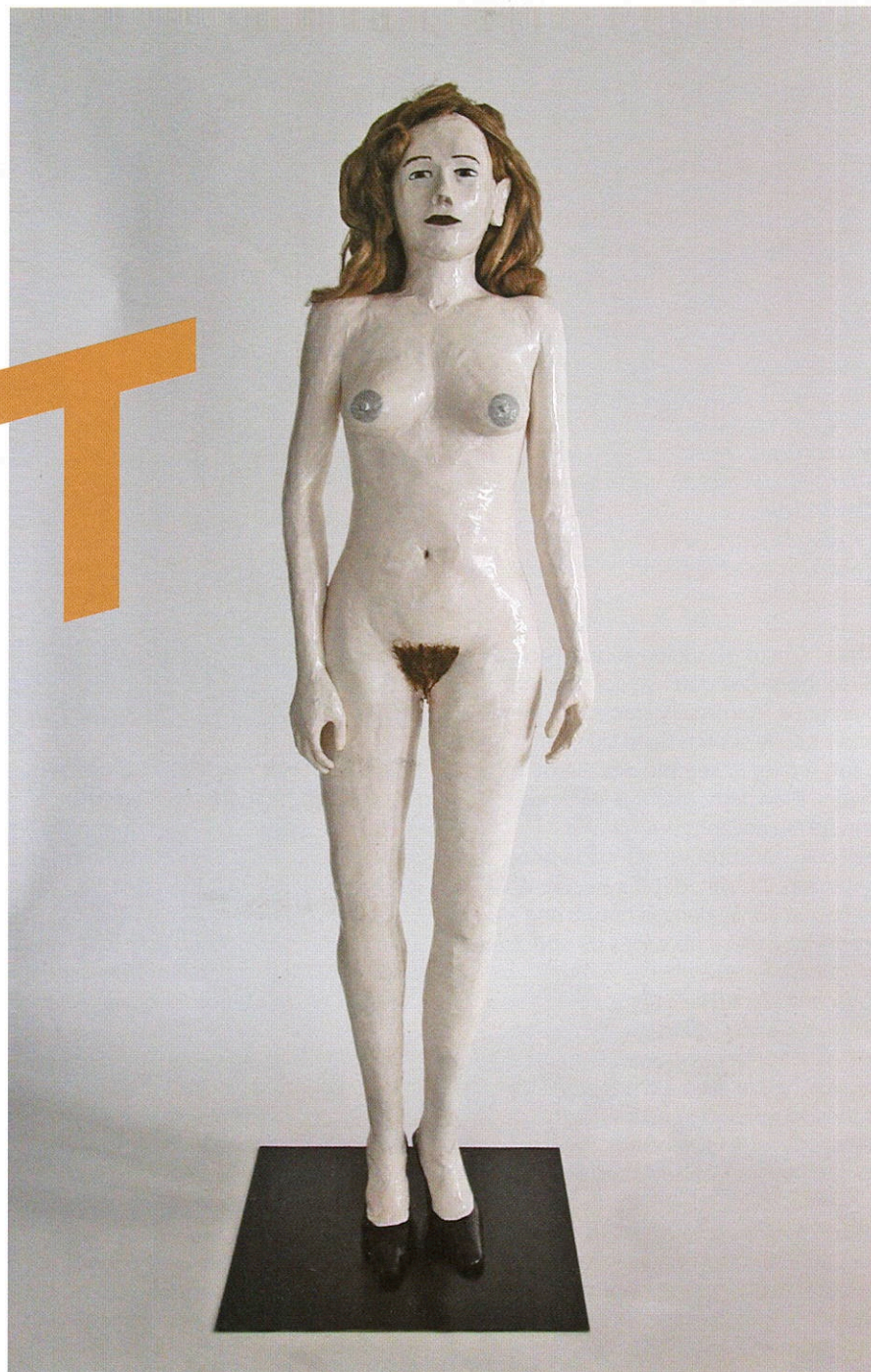
ART

Au moment de ses entrées, Blanckart endosse toute l'histoire de l'art, depuis Lascaux. Régulièrement, il défraie la chronique avec sa sculpture, une discipline apparemment sans lien avec la clownerie, encore que. Vous trouverez Blanckart sculpteur dans une loge exiguë toute tapissée de photographies qu'il a installée dans son atelier du 13^e arrondissement, à Paris, et qu'il partage avec Scotch.

Sculpture en ruban adhésif, porridge égyptien et art du portrait sculpté

Après Porto, Clips, Nono ou Rhum, Scotch est encore un nom d'auguste. Blanckart se bagarre avec le clown Scotch. À la scène Lolo et Nono, à la ville Blanckart et Scotch. Il sculpte en scotch. Et de même que le clown blanc modèle, à grand renfort de coups de pied au cul, la matière mal dégrossie de son auguste, Blanckart donne forme et relief à ce matériau qu'il pouvait difficilement se choisir plus plat, plus rétif (« *Rendre la matière rebelle pour la vaincre avec patience* », conseille Delacroix), plus bête.

Selon la fameuse classification d'Alberti, il serait un modéleur, procédant non pas *per via di levare* (en ôtant de la matière, comme font les sculpteurs de marbre), mais bien *per via di porre*. « *Per via di porridge !* » criera ici l'auguste, qui sait que le porridge est, avec la sculpture en scotch, une invention des Égyptiens. Utilisons, si vous le voulez bien, un peu de ce scotch pour faire taire l'auguste et reprenons.



Blanckart procède par accumulation, *per via di porre*, « ajoutant et retranchant suivant le besoin, c'était vraiment alors qu'il méritait son surnom de sculpteur de chair humaine » (Gustave Le Rouge, *Le Mystérieux Docteur Cornélius*, 1912). Dans son atelier donc, qui hésite entre la loge de clown (« *Je passe des dizaines d'heures assis, moi qui suis hyperactif* ») et le cabinet du mystérieux docteur Cornélius, Blanckart ressuscite, en France, l'art du portrait sculpté. Parallèlement à Gilles Barbier et, sortant de France où cet art est peu prisé, Maurizio Cattelan, les frères Chapman, Ron Mueck, Paul McCarthy...

Nu d'après Helmut Newton
Sculpture en scotch
© Olivier Blanckart

Blanckart
ressuscite, en
France, **l'art
du portrait
sculpté.**

Olivier Blanckart, au sujet de son comparse Scotch :

« Je m'en sers comme d'une sorte de terre glaise contemporaine, tu vois ? »

Moi : Pourquoi pas directement de la terre glaise alors ?

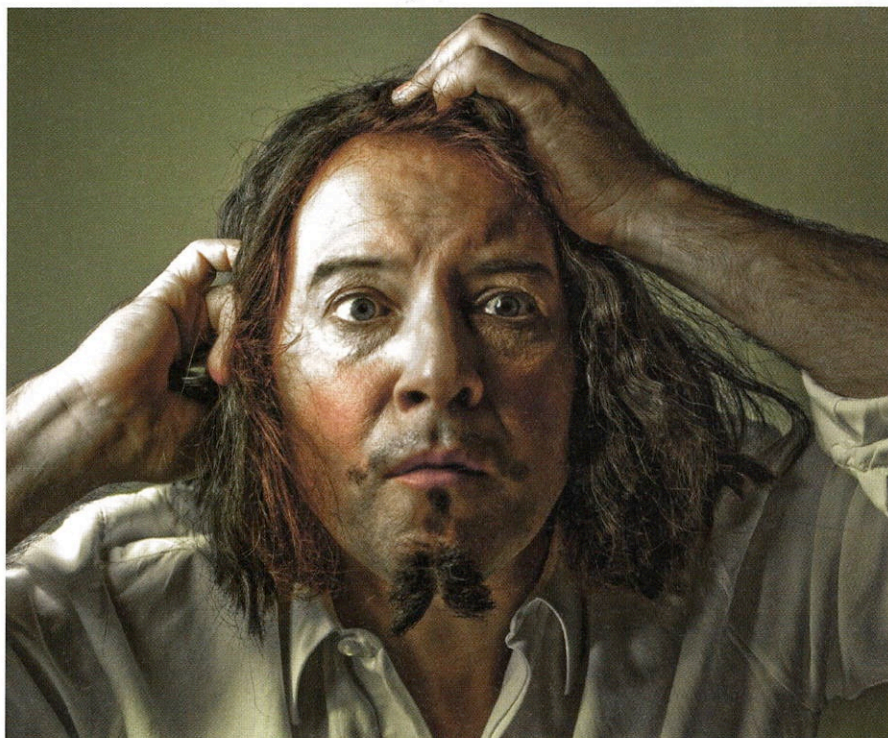
« Elle n'a pas les mêmes propriétés, je ne pourrais pas obtenir les mêmes tensions. Et puis, d'abord, je n'aime pas ça. C'est sale... C'est comme la peinture à l'huile, l'odeur de térébenthine me donne vraiment envie de vomir. »

Le scotch, c'est Hirschhorn, non ?

« Hum, hum, et la peinture à l'huile, c'est qui ? »

Chez l'artiste plasticien suisse Thomas Hirschhorn (les deux se connaissent bien et se fournissent dans les mêmes endroits), le scotch reste du scotch. Il sert à fixer ensemble des éléments divers. Blanckart, quant à lui, conçoit son ruban collant comme une pellicule constitutive de l'apparence physique. On sait, depuis Balzac, que « chaque corps dans la nature se trouve composé de séries de spectres, en couches superposées à l'infini, foliacées en pellicules infinitésimales » (Nadar, *Quand j'étais photographe*, 1900). L'homme est un millefeuille. En recourant à la magie d'une pellicule adhésive appliquée en couches successives, les sculptures de Blanckart ne font rien qu'imiter la nature.

Ses contemporains n'ont-ils pas reproché à Courbet ses liaisons scandaleuses avec le daguerréotype ? Ici aussi, les sculptures ont une base photographique. À se demander s'il n'appartenait pas à un quasi-borgne - amblyope, il dispose de son seul œil gauche - de contrôler le passage de l'image photographique à la tridimensionnalité plastique. Blanckart prétend venir de la photographie - vraiment ? Le clown préexiste chez lui à toute formation, comme l'inné à l'acquis -, un art apparemment sans lien avec les deux précédents, encore que... Pour Balzac toujours, la photographie vient surprendre, détacher et retenir en appliquant l'infime pellicule, « une des couches du corps objecté » (Nadar, op. cit.). Dans le transfert pelliculaire de la capture photographique, le sujet perdra une couche de son infinitésimal scotch essentiel.



Déjouer les représentations de l'autorité et de l'idole

Blanckart a produit une stupéfiante galerie de portraits photographiques (*Moi en...*) que l'on rapprocherait volontiers des travestissements référentiels des *photoperformers* des années 1980, le musée idéal revisité par Yasumasa Morimura ou les *History Portraits* de Cindy Sherman. Sauf que l'on a affaire à un grand clown et, dans la tradition du grand clown, il endosse tout. Ses portraits ne se contentent pas de rejouer à la première personne les Jocondes sur le mode du tableau vivant. Ils s'attaquent aux mondes de l'art, du show-biz ou de la politique pour en déjouer les représentations canoniques de l'autorité ou de l'idole, qui vont de Sartre (la photographie par Cartier-Bresson sur le pont des Arts, en 1946) à Berlusconi (mussolinisé) en passant par Debord, Balzac, Elton John, Bruce Willis, Yves Klein, Renaud, Rose Sélavy (c'est Jean-Yves Jouannais qui pose), Rabelais (Guy Scarpetta), Prévert (Didier Semin), Poussin, Courbet, Kadhafi. « *Moi en, moi en, c'est hi-han, hi-han* », admet-il.

Il prétend ne pas savoir dessiner. Pour avoir vu ses plus belles réussites dans ce domaine de ma prédilection, je ne chercherai même pas à le contrarier poliment : il ne sait pas, il ne peut pas dessiner. Avec Boltanski et quelques autres, il fait partie des très rares grands artistes qui sont de grands handicapés du dessin (« Je



sculpte à l'œil, comme les jazzmen ou les guitaristes de flamenco jouent à l'oreille, sans connaître le solfège »). Mais il n'a pas besoin du dessin pour être Blanckart.

Il est chtarbé et, comme tous les clowns, il fait peur. Aux critiques, aux historiens, aux artistes, aux musées, aux galeries, au public et aux politiciens de la culture. Si bien que son génie se condamne, depuis toujours, à une forme d'omerta dont on n'est pas sûr de voir le bout. Théorisant et terrorisant sans discontinuer, Olivier Blanckart a déjà prévu son épitaphe : « *Ma seule concession* » ! Avec ce clown blanc sculpteur et photographe, l'art connaît un grand théoriste et phénoménal terroricien. ■